

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 3

Artikel: Le convoi d'une mère : (réalité)
Autor: Cérésolle, Alf.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On ne craint plus tant les relations avec le dehors, on commence à les rechercher.

Et le tableau change de nouveau. La pierre a fait place au métal, au bronze et puis au fer. On ne veut plus rester au fond des vallées obscures dans des trous de rochers mal fermés contre les intempéries des saisons. On construit sur terre et l'on embellit la demeure ; les objets de ménage deviennent nombreux, la poterie plus fine, l'habillement plus complet, plus soigné. Les produits de l'industrie ne portent plus ce caractère du passager, mais sont faits pour la durée, et l'on ménage les choses comme on mesure le temps.

La chasse et la pêche ont été reléguées au deuxième rang, car on s'est vite aperçu que l'agriculture, l'éleve du bétail et l'échange des produits de l'industrie rapportaient davantage. — La maison s'agrandit, et avec elle l'étable, les provisions abondent. — L'homme enfin commence à jouir d'une existence plus facile, d'une vie plus agréable. — Il se civilise.

Déjà aux besoins essentiellement physiques de cette vie barbare se sont joints les besoins sociaux, et le langage, pour pouvoir les exprimer, s'amplifie et s'enrichit de nouveaux termes et de nouvelles formes qu'il emprunte aux voisins.

La suite du tableau appartient à l'histoire. Car bientôt la famille s'est développée en tribu, la tribu en nation ; et pendant que dans le cours des siècles, la sagesse patriarcale et les notions traditionnelles de droit et de justice se codifient, que la morale et les idées éclairées luttent avec la force brutale, la ruse et l'ambition, pendant que le sort de nations entières est décidé sur d'immenses champs de bataille, la vase et la tourbe ou les éboulements ensevelissent la demeure barbare de l'ancêtre.

LE CONVOI D'UNE MÈRE

(RÉALITÉ)

Nous étions là !... suivant un noir cercueil,
Par un triste matin, quand la nature en deuil
A dépouillé nos bois, voilé toute espérance,
Que tout nous fait pleurer et parle de souffrance.

Dans ce sombre convoi, pas de cris ! peu de mots !
Dans les grandes douleurs on parle par sanglots.
La nature avec nous pleurait sur ce cortège,
Sur la bière semant son blanc linceul de neige.
Les parents, les amis, au pas, silencieux,
L'œil morne, abaissé, s'avançaient deux à deux.

C'était, ô triste sort ! le convoi d'une mère
Qu'on allait à trente ans déposer en la terre.
Son jeune époux suivait ; près de lui, son garçon ;
D'autres, petits encor, restaient à la maison.
Leur mère qu'on aimait, leur mère, jeune et forte,
Pour mettre au monde un fils, en trois jours était morte.
L'enfant ne naquit point ; on plia son berceau ;
Le sein qui le conçut fut aussi son tombeau.

Pour tous deux on creusa la fosse au cimetière.
Sous un tapis de fleurs, on descendit la bière.
L'époux seul s'approchant de ce sinistre lieu
Le sonda du regard dans un suprême adieu :

« Adieu, toi que j'aimais, se dit-il à lui-même,
Trésor prêté de Dieu dans sa bonté suprême,
Adieu, femme adorée, ô mes tendres amours !
Mon œil te dit : à Dieu ! mais tu vivras toujours ! »

Et nous, nous pleurions tous ! Que faire en ces alarmes ?
Nous baptisions l'enfant du plus pur de nos larmes.

Quand le pasteur eut lu le Nouveau Testament,
Qu'il eut dit un « amen » qui monta tristement,
Quand sur le noir cercueil, ce bonheur qui s'engouffre,
La terre par trois fois eut bondi dans le gouffre...
On vit un homme noir, la pelle d'une main,
Tenant bas son chapeau et l'œil sec, inhumain,
Saluer souriant, comme en un jour de fête,
Et s'écrier bien haut d'une voix satisfaite :
« Tout est fini, Messieurs, on peut se retirer ! »
Ce fut le coup final. On dut se séparer.

Non ! tout n'est pas fini ! nous avons l'espérance,
Les promesses du Christ qui calment la souffrance.
Nous croyons en un Dieu ! sinistre fossoyeur !
A la nuit du tombeau succède un jour meilleur.
(Journal évang.) Alf. CÉRÉSOLE.

L'ancien costume des habitants de Montreux.

Nous trouvons dans un ouvrage écrit en 1834 d'intéressants détails sur ce charmant costume, qui commençait alors à disparaître et qui a maintenant complètement disparu. Il s'agit d'une jeune fille de la localité.

« Adèle, comme la plupart de ses compatriotes, est jolie, agaçante, pleine d'amabilité. Son vêtement simple et d'une propreté décente, relève le piquant de sa physionomie. Elle porte un jupon de coutil bleu étoilé, sur lequel descend un tablier d'indienne à fond blanc ; un de ces jolis corsets qui dessinent si bien la taille des paysannes de Montreux ; un fichu rose, croisé sur la poitrine et noué par derrière ; des bas blancs bien tirés et des souliers qui doivent la gêner un peu à cause de la petitesse de leur dimension ; enfin le petit chapeau de paille complète l'ensemble de son accoutrement, qu'on peut regarder comme le type du costume national de cette contrée.

Mais déjà bon nombre de nos belles vaniteuses ont remplacé le gros fichu qui les garantissaient des rhumes dangereux par la légère collerette et la gaze à jour, prétendant que celles-ci ont le mérite d'être plus fraîches en été. On remarque aussi que nos naïves paysannes ne vont plus les cheveux flottants ou noués négligemment par derrière. Elles les relèvent en tresses élégantes, retenus par de beaux peignes d'ivoire, ou les enferment adroitement sous leur jolie coiffure à dentelles.

L'usage des rubans roses, verts, tricolores, est devenu fréquent. Le simple jupon se change en robe aux longs plis et à manches bouffantes. Le mince cordon du tablier n'étrangle plus une taille que la nature a faite élégante et qu'on trouve plus gracieusement dessinée par une ceinture munie d'une brillante agrafe. Seul, le petit chapeau de paille tient encore. A peine remarque-t-on par-ci par-là quelque parodie des chapeaux à la française et cela seule-